

B-A BA, le retour...

une explication psychologique

Devant cette offensive des tenants de la méthode syllabique qui, il faut bien l'avouer, rencontre auprès du public un écho très favorable, Jean-Yves Fournier¹ analyse ici la question que l'on pourrait se poser, pourquoi mais pourquoi donc tant de gens, tant de parents notamment, et... quelques enseignants sont tellement attachés à la méthode en question ? Comme une véritable nostalgie...

Il y a certainement beaucoup de raisons à cela, mais l'une d'entre elles est certainement due au processus de prise de conscience que nous faisons de notre façon de fonctionner lorsque nous faisons un apprentissage. Car à côté de l'inconscient freudien, il y a un inconscient cognitif également très trompeur et source d'erreurs.

Prenons un exemple simple tiré du quotidien : lorsque nous cherchons la solution d'un problème (par exemple comment faire babebinbocher son ordinateur, ce qui n'est pas rien comme chacun le sait), nous allons devoir faire une démarche d'apprentissage. Nous commençons alors à tâtonner, et ce parfois difficilement, essayant telle ou telle manœuvre, jusqu'à obtention d'un résultat satisfaisant. C'est là la première phase de toute démarche intellectuelle naturelle, la phase d'*analyse*, qui est un moment de *dissociation* aux fins de simplification de la difficulté. Un moment parfois enthousiasmant par la motivation de la découverte et du challenge de l'obstacle à surmonter, mais,

parfois aussi, anxiogène et difficile à vivre, fait d'allers et retours, de doute, d'impression d'impuissance et de perte de temps, de *désir* insouvi. Et, remarquent les cognitivistes, un moment où les opérations intellectuelles qui ont alors lieu sont pour la plupart inconscientes, à tel point que, lorsque le problème est très difficile, l'esprit peut même être à l'œuvre jusque dans le sommeil. Jusqu'à ce que...

... arrive (hélas pas toujours) le moment éblouissant où la solution apparaît dans toute sa splendide évidence : l'intellect vient, deuxième phase de sa démarche, de faire une opération de *synthèse*, qui est un moment d'*association* ; instant de *plaisir* qui suit celui du désir précédent.

C'est en même temps un moment de pleine conscience : « Mais c'est bon sang bien sûr : voilà comment il faut faire ! ». La lumière qui se fait alors est tellement éclatante qu'elle relègue dans l'obscurité

tout ce qui précède et l'illusion est grande de penser que la *véritable* activité intellectuelle a commencé à ce moment seulement, et que tout ce qui a précédé n'était qu'errances inutiles.

Et, pensera tout un chacun, si une telle connaissance doit être transmise, c'est de là, bien sûr ! que tout doit partir. S'il faut transmettre un tel savoir, c'est de là que commencera l'explication, au moment de la synthèse : « d'abord tu fais comme ceci, puis comme cela ; ensuite tu fais ainsi, et... etc. »



Telle est la grande illusion de la pédagogie traditionnelle, qui donne les explications et les solutions toutes faites en faisant fi de tout questionnement et de recherches préalables, considérant que tout cela n'est que temps perdu : on ne peut refaire le monde, tout de même ! Et tel est



le rôle de l'enseignant, n'est-ce pas : transmettre le savoir sans faire perdre de temps à ces pauvres élèves, sans tous ces tâtonnements inutiles... Des expériences faites avec des stagiaires en IUFM montrent que, lors d'une préparation de leçon, ceux-ci s'affrontent à un véritable problème qu'ils finissent par résoudre selon une authentique démarche intellectuelle d'analyse suivie de synthèse – la seule qui permette la formation de concept. Cependant, le plan qu'ils construisent ensuite pour faire cours à leurs élèves se résume à une démarche qui débute à la phase de synthèse, démarche amputant donc allègrement la période de questionnement et d'analyse, alors que c'est elle, précisément, qui donne sens à la démarche entreprise.

C'est en effet oublier que ce qui fait le prix de ce moment de découverte et d'acquisition, c'est tout ce moment de recherche et de tâtonnement qui a précédé : pas de synthèse véritable sans analyse préalable, pas de plaisir véritable sans désir préalable. Et dans les apprentissages complexes, cela est bien entendu plus vrai encore.

Telle est la grande illusion qui préside à l'apprentissage de la

lecture : que signifient, pour une personne non avertie, ces moments découpages de textes où les enfants hésitent, se trompent, « inventent » au lieu de déchiffrer (ah ! ce scandale de l'invention !) Quelle souffrance pour les pauvres parents ! Mais quand arrive – enfin ! – ce moment synthétique de b-a ba, quel bonheur, quelle clarté, quelle évidence, qu'est-ce qu'on est allé chercher avant, que de temps perdu que d'avoir voulu tenter de « deviner » des textes au lieu de commencer tout de suite ! Quel beau moment lorsque votre enfant peut, quelle prouesse ! déchiffrer *Le jus du gigot mijote dans la jatte* ! Il ne comprend pas ? Et alors ? Il comprendra plus tard ! Ça ne l'intéresse pas ? Il n'a pas envie de lire ? Et alors, ça viendra plus tard. Le tout est de savoir « lire » b-a ba, n'est-ce pas, on ne lui demande pas de comprendre, d'ailleurs il ne cherche même pas à comprendre...

Il est certain que ce moment synthétique de maîtrise du b-a ba représente une évidence *mais pour celui qui sait* ! C'est un aboutissement, et non un point de départ. C'est là une loi générale d'apprentissage : lorsque nous avons totalement assimilé une connaissance, celle-ci reste en nous à l'état de concept, c'est-à-dire un savoir synthétique que l'on ne remet plus en question. Nous oublions très vite ce qui a présidé à la mise en place de ce concept – et c'est tant mieux, car à quoi cela servirait-il ? Ce serait un encombrement inutile, comme si l'on conservait les échafaudages d'une maison (c'est la raison pour laquelle, lorsqu'un savoir est parfaitement conceptualisé, nous avons tant de mal à (re)trouver des exemples pour

l'illustrer). Mais si nous faisons un grand effort pour tenter de retrouver la genèse de mise en place d'un concept pas trop ancien, la prise de conscience s'en fait non pas dans le sens chronologique des opérations qui lui ont permis de naître, mais dans l'ordre inverse. Ainsi apparaît à la conscience la synthèse avant l'analyse. Et bien souvent, l'analyse tout entière – et a fortiori le questionnement de départ – reste dans les limbes de l'oubli. Raison supplémentaire, en plus de son aspect comme on l'a vu, en grande part inconscient, d'ignorer pour l'enseignant cette phase préalable et de débiter par la synthèse. Et pour la génération de parents qui a suivi la (semi) globale, ah oui ! le b-a ba, ça parle ; quant à ce qui a précédé, et bien... ?

Revenons à notre personne qui a réussi une difficile opération sur son ordinateur. Il avait une raison de le faire, il s'est empoigné à la difficulté, et c'est pourquoi le moment synthétique de la réussite a pris tout son sens.

Mais imaginons qu'ensuite, tout ébloui de sa victoire, il propose tout de go à son voisin : « Je vais t'apprendre comment on fait babebinocher son ordinateur » Bof ! répondra l'autre qui, n'en percevant pas la nécessité et ne s'étant pas empoigné à la difficulté, n'y verra qu'un fastidieux et inutile apprentissage n'ayant aucun sens pour lui. Aussi fastidieux et inutile qu'un ba be bi bo bu...

Jean-Yves Fournier
Ex-professeur de pédagogie
à l'IUFM de Créteil, 94
Membre de l'ICEM

1 Auteur de *A l'école de l'intelligence*, éditions ESF.